

Dans la cristallerie

(Retour sur l'expérience mescalinienne de Henri Michaux)

François Emmanuel

« *Moi n'est jamais que provisoire.* »

Henri Michaux est l'un de nos plus grands poètes, peut-être le plus imaginatif, le plus grand « remueur d'inconscient », voyageur de nos confins intérieurs et auteur d'une œuvre abondante, essentiellement des proses poétiques où il ne cesse d'élargir son propre terrain d'exploration. Si l'on voulait ramasser toute la visée de son écriture on retiendrait cette seule phrase : « *J'écris pour me parcourir...* » Cette formulation indique ce que nous savons et que nous oublions souvent, combien nous n'avons accès en conscience qu'à une petite partie de nous-mêmes. « *L'enfant*, écrit Michaux au seuil d'*Au pays de la magie, l'enfant du chef, l'enfant du malade, l'enfant du laboureur, l'enfant du sot, l'enfant du mage, l'enfant naît avec vingt-deux plis. Il s'agit de les déplier.* » La vie créatrice s'envisage dont comme un dépli, une exploration incessante de nos zones obscures, de nos arrières-pays, notre « *lointain intérieur* », pour reprendre un très beau titre du poète. La vie créatrice, l'écriture, se doit aussi d'être avivée, fécondée, par toutes espèces de voyages, de rencontres, d'expérimentations. L'écriture portant certes les stigmates du voyage mais proposant aussi par elle-même un autre déportement, une autre aventure. Emerge peu à peu au fil de l'œuvre d'Henry Michaux toute une vie profonde, singulière, drôlatique, affabulante, qui gisait « *dans les plis* » et se trouve dotée ainsi à la lumière de la lecture d'une saisissante charge poétique. Cet univers est foisonnant, on s'y plonge avec délice, perplexité parfois, on y revient toujours, on n'en finit pas de s'y perdre. Et l'on se dit que l'homme, le poète, se devait d'avoir pour se laisser ainsi mettre à l'épreuve, une incarnation, un peu ...singulière. Il était né à Namur en 1899 (Rue de l'Ange...) mais ne voyait pas d'un très bon œil cette entrée en matière, cette manière d'enracinement. Il se sentait dès le début étranger au monde « *Dès que je parlais, écrit-il, ce fut pour*

dire que j'étais un enfant trouvé. Tout semble indiquer pourtant une situation très régulière » (OCI Lettre-mémo 996) Il se disait né troué (suite à un problème de sténose aortique...), né fatigué, « Ma vie : traîner un landau sous l'eau. Les nés fatigués me comprendront » (face aux verrous, OCII) Il se disait aussi né honteux, (« pareil à une étiquette qui porterait la mention « qualité inférieure » OC1 Quelques renseignements) Il était surtout incorrigiblement rêveur.

Toute incarnation singulière, voire « hésitante », donne à l'être une hypersensibilité, une grande ouverture aux vents de l'expérience pour autant qu'il puisse retrouver ensuite ses appuis terrestres. Ce fut le génie de Michaux : cette capacité à partir autant qu'à revenir, cette insatiable curiosité qui le portait toujours plus avant vers de nouveaux horizons et cette infinie richesse, souplesse associative lorsque passant au texte, il proposait ses lumières diffractées d'un réel qui se désenchantait toujours trop vite, se devait d'être réenchanté par l'écriture, l'emmener plus loin vers de nouvelles explorations dans un permanent mouvement vers sa part inconnue, pour s'essayer à de nouveaux écarts, de nouveaux exercices d'écart, de nouveaux écartèlements, de nouveaux vertiges. Et le voyage, le voyage réel, le voyage en soi perdait de sa puissance de déportement, il devenait surtout un prétexte à voyager intérieurement, imaginativement, à réinventer le monde.

Je ne voyage plus. Pourquoi les voyages m'intéresseraient-ils ?

Ce n'est pas ça. Ce n'est jamais ça.

Je peux l'arranger moi-même, leur pays.

De la façon qu'ils s'y prennent il y a toujours trop de choses qui ne portent pas.

Ils se sont donné du mal inutilement, ces New-Yorkais avec leurs gratte-ciel, si faciles à survoler, ces chinois avec leurs pagodes et leur civilisation de derrière les

fagots. Moi je mets ma chine dans ma cour. Je suis plus à l'aise pour l'observer.

(...)

Ce n'est pas moi non plus qui irais au Tyrol ou en Suisse, risquer au retour une grève des chemins de fer et des lignes aériennes et me trouver coincé comme un cancrelas sous une semelle.

Pas si fou !

Les montagnes, j'en mets où et quand il me plaît, où le hasard et les complaisances secrètes m'ont rendu avide de montagnes, dans une capitale encombrée de maisons, d'autos et de piétons préparés exclusivement à la marche horizontale et à l'air doucereux des plaines.

(...)

D'ailleurs, ce sont des volcans, mes montagnes, et fin prêts à cracher une nouvelle hauteur en moins de deux. Ils s'élèvent donc entre les pâtés de maisons du reste affreuses qu'ils bousculent pour prendre place, la place qu'ils méritent. Ils sont là maintenant.

Sinon, est-ce que je continuerais d'habiter cette ville opaque ? Est-ce que quelqu'un continuerait à y habiter ?

Non.

Sans cette invasion volcanique, la vie dans une grande ville serait bientôt tout à fait insupportable.

(« Liberté d'action » in la vie dans les plis OCII 164)

À l'hiver 1954, Henri Michaux a 55 ans, il a donc beaucoup voyagé, parcouru le monde, descendu en pirogue un affluent de l'Amazone, le Napo, mené son étrangeté en Inde, en Chine, en Malaisie... De ces pays lointains il a ramené des notations buissonnières, éparses, décalées, bizarres, des fables drolatiques. Çà et là il s'est fait entomologiste fantasque ou zoologiste

d'animaux fantastiques. Toujours curieux de l'ailleurs mais toujours un peu déçu, il a délaissé ces contrées réelles pour d'autres imaginaires. Comme on sème des volcans sur les villes il s'est lancé à la rencontre de peuplades improbables, se proclamant ethnologue des Hacs, des Cordobes, des Ourgouilles, des Carasques, des Emanglons, des Halalas... inventoriant leurs coutumes extravagantes et leurs inquiétantes singularités. Il a aussi beaucoup erré dans *l'espace du dedans*, observant fasciné son propre corps en ses moments d'altération, transformant la moindre fièvre en épopée, le moindre accident physique en une occasion de découverte, et s'enfonçant toujours plus profond dans ces territoires de soi où les lignes vacillent, le réel se défigure, le rêve est à portée de voix, on perd la langue des éveillés... Pour mieux se quitter encore, il a même délaissé l'écriture pour des chemins graphiques, des signes, des graphes, des traces-animalcules, des alphabets furtifs qu'il s'est mis à explorer avec frénésie. De ce côté-là, il n'est pas au bout de la route certes, mais à 55 ans, après la réception sans surprise de *Face aux verrous*, ayant vu aboutir cette année-là sa demande de naturalisation française, acte final et officiel de déni de ses origines, il se veut au seuil d'une nouvelle expérimentation, il écrit à Jean Paulhan :

« *Si tu me trouves (de la mescaline) je suis ton homme.*

*Si tu le désires, ton compagnon de voyage
et mon appartement notre plage d'envol.»*

(IMEC, 1954)

L'aventure mescalinienne est engagée. Elle durera un peu plus de dix ans. Quatre grands livres en attesteront : *Misérable miracle* (paru en 56), *L'Infini turbulent* (57), *Connaissance par les gouffres* (61) et *Les grandes épreuves de l'esprit* (66). J'excepte un long poème en 59 : *Paix dans les brisements*. Plus tard ce ne seront plus que des

écrits brefs qui reviendront sur l'expérience hallucinogène (*ombres pour l'éternité, lignes, ineffable vide...*) ou témoigneront d'une prise ponctuelle de haschisch (dans *Face à ce qui se dérobe*) mais on peut dire que l'expérience aura été traversée.

L'homme au départ était pourtant un buveur d'eau, très rétif à l'alcool, très peu enclin à toutes formes de dépendance. C'est l'expérience en tant que nouvelle expérience qui l'attire, c'est l'envie de se déplier davantage, se parcourir, s'explorer davantage, se réinventer autrement. D'ailleurs son goût pour les essais de substances n'est pas nouveau. Déjà, plus de vingt ans plus tôt, dans cet ensemble composite de textes repris sous le titre *La nuit remue* - tantôt proses, tantôt poèmes, notes, fragments de journal - il avait relaté sa brève expérience de l'éther.

« ... Je repris de l'éther et m'apprêtais à entendre un disque de M de Falla. (...) Tout un temps s'écoula, me sembla-t-il, le mouvement de la musique me parut normal, un peu vif même pour l'état d'esprit où je me trouvais. J'aspirai violemment l'éther et alors la jouissance éthérée se produisit analogue à la jouissance amoureuse, pour ce qui est des saccades en escalier qui durent quelques secondes. Dans ces moments la musique pourtant vive paraissait à l'ancre, comme si tous les musiciens, les yeux sur le chef d'orchestre, attendaient pour reprendre à la vitesse normale que le monsieur prenant de l'éther revint à l'état ordinaire.

Ces secousses eurent lieu distinctement quatre fois et en tourbillons plus de douze fois, à me faire trembler le crâne, en le forant, peut-être même plus de douze fois, c'est à dire plus qu'on ne peut en espérer de l'amour,

*et sans une fatigue, le lendemain, qui y corresponde.
(...)*

« Les lendemains de l'éther sont bien étrange. On sort dans la rue (...) La figure lavée à la fraîcheur de je ne sais quel torrent glacé. Une sorte de virginité étonnée se lit dans vos yeux. C'est comme si l'on entendait pour la première fois de sa vie. L'occiput ne s'est pas encore rempli. On voit avec étonnement et naïveté ce monde agité et exorbitant, sa dureté, sa résistance, son manque de flexibilité, ces kilos et tonnes en mouvement

(...)

« Mais enfin quelques arcades se reforment en soi, la tête se remplit et sous-tend intérieurement de pensées et d'une force plus magnétique le spectacle de ce monde ; vous voilà relancé, « remis en selle ». » (La Nuit remue OCI 456)

Mais l'éther fait l'objet alors d'un intérêt plutôt passager parce qu'en plus d'être potentiellement destructeur il conduit très vite à la désespérante tentative de retrouver en vain – en sa virginité - le premier flash. La mescaline - comme le LSD, la psylocybine - appartient elle aux drogues du groupe *fantastica*, elle ouvre dangereusement l'espace intérieur mais c'est une éveilleuse, elle active selon une expression qui est chère au poète le « merveilleux normal ». Aussi Michaux s'y intéresse-t-il tout particulièrement même s'il reste longtemps sur ses bords, rôdant dans ses parages. Avec sa curiosité habituelle il s'imprègne de tous les écrits sur toutes les drogues, études scientifiques et textes de littérature depuis les *Confessions d'un mangeur d'opium* de De Quincey, jusqu'aux *Portes de la perception* d'Aldous Huxley, qui vient alors de paraître, sans oublier le *Voyage au pays des Tarahumaras* d'Antonin Artaud, lequel évoque son expérience du peyotl, ce même petit cactus mexicain que les Huichols, les

Tarahumaras, considéraient comme lié au divin, d'un dieu qui consent à partager sa divinité, si du moins pour ce partage l'âme est prête et purifiée. C'est de ce même peyotl que s'extrait la mescaline. Michaux la jauge dans les livres, l'étudie. Avant de se risquer à la première expérience il veut tout lire sur la question, se renseigne auprès du Dr Ajuriaguerra, psychiatre renommé, parle effets et doses avec le Dr Alajaouine. Il sait aussi qu'il ne peut pas se hasarder seul, il a besoin d'amis, d'auxiliaires. Et une première fois il reporte d'ailleurs le rendez-vous fixé, il ne se sent pas prêt. Au fond c'est « *Un ermite qui connaît l'heure des trains* » comme aimait à persifler Cioran pour évoquer le caractère balisé, sans doute pas si aventureux, de l'entreprise de son ami poète.

Il faut dire que la visée de Michaux dès le départ est double : être à la fois l'observant et l'observé, provoquer certes du texte - littéraire, poétique - , du nouveau Michaux, mais aussi produire une observation « scientifique » de l'expérience. Dans cette ambition qui peut nous paraître demesurée, on voit se rejoindre les deux tropismes centraux de l'écrivain, lui qui se revendique depuis toujours zoologiste, entomologiste, aliéniste... amateur, lui qui croit profondément en la science, est fasciné par elle, lui qui par ailleurs s'est intéressé dès l'adolescence aux théories psychiatriques, aux écrits sur les fous, et lui tout autant le poète irrégulier, l'inventeur de mots et le détraqueur de langues. On se souvient que son premier texte publié fut *Cas de folie circulaire*. On sait qu'au début de sa vie d'écrivain il ambitionnait plutôt une forme d'essai hétérodoxe aux frontières du scientifique, du philosophique et du littéraire. On sait aussi qu'il voulut être médecin, commença une année préparatoire aux études de médecine et ne présenta pas ses examens de P.C.B. (au motif, dira-t-il plus tard, qu'il ne voulait pas se soumettre à l'étude, parce que « *étudier, c'est accepter* » (*Ecuador*)) Il n'en garda pas moins une nostalgie à cet endroit, une fringale pour toutes sortes d'articles de médecine et de psychologie et sans doute à l'endroit

des psychiatres une solide ambivalence, voire l'envie de leur damer le pion.

Observateur et observé donc : le voici entouré de quatre amis pour la première expérience mescalinienne qui a lieu dans son appartement de la rue Séguier en fin 1954 ou début 1955. La mescaline a été fournie par le Dr. Ajuriaguerra, via Jean Paulhan. Parmi les quatre amis, il y a là Bernard Saby, un ami peintre qui s'adonne régulièrement aux psychotropes. Madame Yvonne est dans la pièce voisine avec du sucre et des oranges.

« Tout à coup, mais précédé d'abord par un mot en avant-garde, un mot estafette, un mot lancé par mon centre du langage alerté avant moi, comme ces singes qui sentent avant l'homme les tremblements de la terre, précédé par le mot « aveuglant », tout à coup un couteau, tout à coup mille couteaux, tout à coup mille faux éclatantes de lumière, serties d'éclairs, immenses à couper des forêts entières, se jettent à trancher l'espace du haut en bas, à coups gigantesques, à coups miraculeusement rapides, que je dois accompagner, intérieurement, douloureusement, à la même insupportable vitesse, à ces mêmes hauteurs impossibles, et aussitôt après dans ces mêmes abyssales profondeurs, en écarts de plus en plus excessifs, disloquants, fous... et quand est-ce que ça va finir... si ça va jamais finir ?

Fini. C'est fini. » (M.M. OCII 623)

Non, ce n'est bien sûr pas fini, ce n'est d'ailleurs que le tout commencement de l'expérience. Ce jour-là des himalayayas vont surgir, une blancheur, *un océan sans sel, sans iode, sans odeur, un océan pour opticien...* Puis le sentiment d'une fissure... d'un rocher qui se fend... La première apparition des couleurs... Le vert surtout... saccadé... Le rose qui gagne...

« De multiples bulbes roses apparaissent. Le rose gagne de plus en plus. J'en fais, j'en pétille. Je bourgeonne rose. Je suffoque de roseur, de rosissement... »

Puis, non loin le pas de la femme de ménage tandis que se précise un curieux sentiment d'urgence :

« ...Je voudrais. Je voudrais quoi que ce soit, mais vite. Je voudrais m'en aller. Je voudrais être débarrassé de tout cela. Je voudrais repartir à zéro. Je voudrais en sortir. Pas sortir par une sortie. Je voudrais un sortir multiple, en éventail. Un sortir qui ne cesse pas ; Un sortir idéal qui soit tel que, sorti, je recommence aussitôt à sortir.

Je voudrais me lever. Non je voudrais me coucher, non je voudrais me lever tout de suite, non, je voudrais me coucher à l'instant, je veux me lever, je vais téléphoner, non je ne téléphone pas. Non, je me couche. Ainsi dix fois, vingt fois, cinquante fois en quelques minutes vais-je décider, décider le contraire, revenir à la première décision, revenir à la seconde décision, reprendre à nouveau la première résolution, entièrement, fanatiquement, emporté comme pour une croisade, mais l'instant d'après totalement indifférent, inintéressé, parfaitement décontracté... » (M.M. OCII 630)

Face à l'irruption sensorielle, visuelle surtout, on entend ici l'affolement de l'intention de Michaux, son mouvement effréné de switch « on/off », on le sent inquiet, profondément ambivalent, désirant poursuivre autant qu'arrêter l'expérience.

On est témoin déjà du prodigieux travail de l'écriture, cahotée, syncopée, haletée, réitérative, puissamment orale...

« A coups de traits zigzagants, à coups de fuites transversales, à coups de sillages en éclairs, à coups de je ne sais quoi, toujours se reprenant, je vois se prononcer, se dérober, s'affirmer, s'assurer, s'abandonner, se reprendre, se raffermir, à coups de ponctuations, de répétitions, de secousses hésitantes, par lents dévoiements, par fissurations, par indiscernables glissements, je vois se former, se déformer, se redéformer, un édifice tressautant, un édifice en instance, en perpétuelle métamorphose et transubstantiation, allant tantôt vers la forme d'une gigantesque larve, tantôt paraissant le premier projet d'un tapir immense et presque orogénique, ou le pagné encore frémissant d'un danseur noir effondré, qui va s'endormir. Mais du sommeil et avant même qu'il s'accomplisse, ressort magiquement l'édifice refondu aux articulations de gomme.

Le revoilà comme devant, aux étages qu'on ne peut compter, aux mille assises de briques spasmodiques, tremblante et oscillante ruine, bondé, bégayant, Bourouboudour... » (O.C, II, 644-645)

Oh quel temple de mots ainsi dressé, car nul n'a jamais été aussi loin dans la course à dire, la course à décrire aussi somptueusement la *baratte à lumières*, le film lancé à la vitesse folle. Pour en garder trace Michaux se munit d'un papier et d'un crayon, il tente de coucher dans l'instant ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qui se passe en lui, mais toute notation est rigoureusement impossible car au vif de l'expérience mescalinienne la main tremble, l'écriture danse, devient illisible,

le crayon ne laisse que de vagues traces de mots dont on reconnaît avec peine un *Je brûle*.

Quant aux dessins que la main s'essaie à laisser sur le papier, ils sont loin de figurer les visions mescaliniennes, ne peuvent que témoigner fragmentairement des conditions d'émergence de celles-ci, donner une vague idée graphique de la vibration qui s'empare du corps et de l'esprit. Dessins de « désagrégation » ou de « réagrégation », ce sont tout au plus des traces sismiques laissées par le passage du trouble.

« Lancées vivement en saccades, dans et en travers de la page, les phrases interrompues, aux syllabes volantes, effilochées, tiraillées, fonçaient, tombaient, mouraient, leurs loques revivaient, repartaient, filaient, éclataient à nouveau. Leurs lettres s'achevaient en fumées ou disparaissaient en zigzags. Les suivantes, discontinues pareillement, continuaient de même leur récit troublé, oiseaux en plein drame auxquels des ciseaux invisibles coupaient les ailes au vol. (...) »

«... et l'on se trouve alors, pour tout dire, dans une situation telle que cinquante onomatopées différentes, simultanées, contradictoires et chaque demi-seconde changeantes, en seraient la plus fidèle expression... »

« Comment dire cela ? Il aurait fallu une manière accidentée que je ne possède pas, faite de surprises, de coq-à-l'âne, d'aperçus en un instant, de rebondissements et d'incidences, un style instable, tobogannant et babouin... »

(Avant propos de *Misérable miracle* OCII 620)

De ce style *instable, tobogannant et babouin* il s'approche cependant. Il reprend après coup ces dessins, ces lambeaux d'écriture convulsée pour tenter un texte descriptif qui veut épouser par le

rythme, la profusion d'images, la vitalité ahurissante de l'expérience.

Et en parallèle à ce texte écrit, repris donc par la conscience, remanié, reconstruit, « linéarisé » pour les besoins de la lecture mais demeurant si possible aussi brut, aussi vif, aussi sauvage que possible, aussi proche des assauts, des syncopes de l'expérience mescalinienne, Michaux place en marge des notations brèves, parfois presque didactiques : rappels, relances, invitations, objurgations, apostrophes, comme pour rendre compte typographiquement des incessants *chevauchements* de pensées et de visions dont à vitesse folle la mescaline a le secret. Dans tout ceci il décrit et il se décrit. Réalise autant qu'il peut l'impossible défi d'être à la fois l'observateur et l'observé :

« Je n'étais pas neutre non plus (...) La mescaline et moi nous étions souvent plus en lutte qu'ensemble. J'étais secoué, cassé, mais je ne marchais pas. (...) Je m'étais pourtant préparé à admirer. J'étais venu confiant. Ce jour-là on brassa mes cellules, on les secoua, les sabota, les mit en convulsion. On leur faisait des caresses, on se livrait dessus à des arrachements. On me voulait tout consentant. Pour plaire à une drogue il faut aimer être sujet. Moi je me sentais trop « de corvée »

(...)

Quoi de surnaturel là-dedans ? On quittait si peu l'homme. On se sentait pris et prisonnier dans un atelier du cerveau.

Peut-on parler de plaisir ? C'était déplaisant.

(...) Et je trouve dans mon journal ces mots écrits plus de cinquante fois, gauchement, difficilement : intolérable, insupportable.

Tel est le prix de ce paradis (!) »

*(Avant propos de *Misérable miracle* OCII 620-621)*

Au terme donc de la première prise de mescaline le poète a ces mots : « *Jean Paulhan dit notre pensée à tous : « on n'en sort pas fier ». (...) Et nous nous levâmes avec l'impression joyeuse d'être sortis des débris d'une cristallerie, pour quoi on ne vous demanderait pas de compte. » (Misérable miracle, OC II, 647)* Le miracle, convient-il d'emblée, est donc plutôt misérable, d'une grande médiocrité esthétique, un « *paradis clinquant* »... Pourtant derrière ces propos désenchantés, l'envie tenaille de renouveler le voyage, plus tard Michaux dira que la mescaline a ouvert chez lui un sillon qui n'est pas près de se refermer, et on le voit de prise en prise assurer peu à peu ses marques, entrer plus loin dans l'épreuve. Viendront d'autres expériences, en compagnie de l'un ou l'autre ami, ou bien seul, mais toujours à portée du téléphone, souvent dans la pénombre, à la rencontre de quelque stimulant de l'imaginaire : les photos d'un magazine par exemple ou un extrait musical... Expériences avec la mescaline dont à la quatrième prise et par un curieux lapsus il multiplie la dose par six, traversant un épisode particulièrement éprouvant de « folie expérimentale ». Essai ponctuel du LSD, drogue synthétique qu'il juge décevante. Prise de psilocybine (extraite du psilocybe, un champignon hallucinogène connu) cette fois dans un cadre médical - pour la première expérience- à proximité de quatre médecins dont le professeur Jean Delay. Usage régulier enfin du cannabis, drogue plus légère, beaucoup plus lente, moins hallucinogène, mais grâce à laquelle il tente de pousser plus loin son observation : « *Espionner le chanvre, écrit-il, s'espionner soi-même et espionner l'esprit* » (*Connaissance par les gouffres*).

Ce à quoi il s'essaie là, ce qui le fait toujours revenir, et qu'il consigne surtout dans la troisième et la sixième expérience de *l'Infini turbulent*, le second livre de la mescaline, c'est l'extase, le sentiment d'infini, et, beaucoup plus tard, il va d'ailleurs donner dans les addendas à *Misérable miracle* (écrits en 68-71, très postérieurs à la première écriture) trois textes qui semblent

coudoyer le sacré, évoquent un sentiment de plénitude et d'unité que l'on ne retrouve que dans les écrits des mystiques :

« *Partage à l'infini. Tout, interconnecté ; tout et tous échangeurs, ensemble.*

(...) *Conscience unificatrice, d'une telle amplitude qu'elle fait paraître le monde, dit réel, comme une altération du monde unifié.*

(...) *Hymne ouvert à tout.*

Hymne moi-même.

Hymne.

Vastitude avait trouvé verbe »

(addenda à Misérable miracle, I, OCII, 772-776)

La drogue vue ici aussi comme expérience d'appréhension du vide, aventure de la perte de l'avoir (*addenda, II*), de la dualité, la drogue mise en relation avec le parcours des ascètes hindous (qui ont toujours exercé une forte influence sur l'écrivain) (*addenda, III*), la drogue alliée inconstante cependant, dangereuse parfois, capable de démasquer du « *très, très mauvais dont on ne veut pas, ou bien du chaotique, du bizarre, de l'extravagant* » (*addenda, IV*)

« *Mais quelle étrange chose tout de même que ces raccourcis* » s'étonne-t-il au terme de *l'Infini turbulent*. Et de conclure par ces trois mots qui valent leur pesant :

« *Infini mal mérité.* »

Mais il nous intéresse de rappeler surtout ceci : enseigné par le travail incessant du poète, du créateur, du peintre, lequel travail consiste à se laisser aller, se lâcher, se déprendre et jouer de sa propre déprise, Michaux n'est pas seulement un homme qui prend une drogue et sombre dans l'ivresse toxique, il est un homme qui se regarde prendre de la mescaline et donc va et

vient, « navette » sans cesse de l'inconscience à la conscience, comme un rêveur qui aurait trouvé une porte dérobée pour sortir instantanément de son rêve, en coucher les images sur le papier, y retourner aussitôt... Là est l'audace, la difficulté de l'expérimentation, ce qui la met en tension permanente, peut rendre certains voyages bouleversants, écartelants, inoubliables, parfois d'autant plus atroces qu'existe au cœur de cette atrocité une conscience veilleuse, un lutteur constamment aux aguets. De cette immersion le texte donne un aperçu à vif même si on le sait coulé dans la forme du récit d'après coup. C'est une trace vivante de l'incroyable travail du poète, pilote ou plongeur en inconscient (lequel travail pourrait lui faire au fond « mériter son infini ») et cela devient un mode de « connaissance » qui a dû immanquablement faire retour sur son auteur, de même qu'il nous enseigne aujourd'hui sur nos propres gouffres. C'est enfin un document étonnant de précision, de souplesse stylistique, de verve, d'inventivité, sur l'inconscient michaudien mais aussi notre inconscient à tous, tel qu'il affleure dans nos rêves, ou apparaît fixé et floride dans les expressions de la folie.

Et que nous dit-il donc, ce docteur Michaux, sur notre propre inconscient suractivé par la mescaline ?

Il nous parle de vitesse d'abord. On entre avec la *mes* dans un autre tempo, un millier de moments à la minute, un temps extraordinairement vaste, étalé, démultiplicateur avec en fond ou par intermittences une coexistence de ce temps avec le temps normal puisque la conscience est aux aguets.

Il nous parle du génie visuel de la mescaline, sa capacité à créer des visions, les approfondir, les multiplier en échos : luxuriance, foisonnement, foulditude et ornementation :

« Des lignes pululent. Les villes aux milles palais, les palais aux milles tours, les salles aux milles colonnes. (...) Des colonnettes, vraiment trop minces, aiguilles qui ne pourraient rien soutenir. Des tours, trop de

tours, plutôt des tourelles, élancées, frêles, incroyablement graciles. Des ruines, des fausses ruines tremblantes, des ornements emberlificotés (ornement dans l'ornement dans l'ornement) qui se mettent partout jusque par exemple dans une troupe de coureurs que vous regardiez et qui, sans raison, soudain s'enrubanne, s'enserpentine, s'enroule en boucles, en boucles de boucles, en volutes inarrêtables... » (Connaissance par les gouffres p.13 et 14)

Il nous parle de sujet traversé. Tous les verrous de la langue et de la conscience ont sauté. L'énonciateur n'est plus, il n'y a plus d'architecture de phrase, ces deux garants de l'univocité du sens. Expérience folle où les signifiants appellent les signifiants, par cousinage, par simple analogie morphologique. Plus rien ne renvoie au signifié, plus rien n'est retenu ou arrêté par ce dépôt de signification qui est dans tout signifiant, plus rien ne requiert ou n'appelle le sujet. Ça passe, ça traverse, ça s'associe de-ci de-là, une sensation entraîne une image que l'esprit développe, multiplie, chantourne, ornemente, raccorde à une autre image, parfois à un mot, aussitôt imagé ou cherchant à l'être, et ainsi de suite selon un processus en roue libre repris dans des séquences que Michaux nous décrit de long en large. Ainsi, pour prendre un exemple parmi tant d'autres : Michaux regarde une photographie (lors de la première des huit expériences de *l'Infini turbulent*, O.C. II, 819-820), on y voit un Oriental jouant au cerf-volant. En légende ces mots anglais : « *With gaudy eyes... shaped kites* » dont il ne comprend pas grand-chose sinon que ça fait *aïe* et que ce *aïe* s'enfonce en lui violemment, résonne dans sa tête... Il se ressaisit, tourne la page et c'est le bruit de la page froissée maintenant qui apparaît miraculeusement amplifié, avec une tonalité étrangement solennelle, comme, se dira-t-il le lendemain, un croiseur ou un paquebot qui évolue dans un port de mer. Mais cette image-là n'est venue qu'après coup, absorbée, effacée,

dira-t-il, par la mescaline, laquelle n'a laissé à l'image que sa tonalité affective : le majestueux, le solennel d'un paquebot dans un port de mer. On remarque dans cet extrait l'extrême subtilité, volatilité du processus associatif, son caractère imprévisible, sautant d'une couche à une autre, d'un niveau sensoriel à un développement imagé avorté, d'un mot lu à l'écho qui en est extrait, en sa pure violence phonique. On note aussi l'incessante tension entre la conscience et le mouvement inconscient, des effets de chevauchement, de relance ou de parasitage mutuel, le sujet qui reprend partiellement les rênes de la conscience, élabore en hâte une idée, un mot d'interprétation, lequel est à son tour source d'un nouveau déferlement associatif.

Et si la dose est trop forte (comme dans le fameux cas de « folie expérimentale » où il avait pris six fois la dose) le voilà emporté dans un maelström affolant, « *comme une fauvette dans le sillage tourbillonnant des hélices d'un quadrimoteur* » (*Misérable miracle*, OC II, 737). Dans cet état critique, l'esprit est en proie à de folles alternances, dans un ballottement sans fin du oui et du non, il est traversé d'impulsions violentes, dangereuses, jusqu'à ce qu'enfin le produit s'épuisant dans le corps, il regagne peu à peu la maîtrise des choses et cette sorte de « joie », dit Michaux de retrouver sa volonté.

Dans ce corps à corps avec la drogue la disposition émotionnelle oriente, surdétermine « le voyage ». On le voit bien dans les huit expériences qui forment le corpus de *L'Infini turbulent*. Un esprit inquiet sous mescaline verra naître des monstres, un esprit apaisé pourra recevoir en cadeau des visions divines, mais un esprit qui attend trop, qui est trop crispé sur son attente, n'aura en reste que quelques indescriptibles « *passage de rien* » (*Infini turbulent*, 8^{ème} expérience)

En termes de visions divines d'ailleurs, la troisième expérience de *L'Infini turbulent* témoigne plus que les autres de cet appel de l'infini dont Michaux parle à plusieurs reprises et qui participe

pour lui de l'ineffaçable. J'en cite la fin du commentaire enchanté :

*« ...L'écran de l'histoire, il n'y avait plus rien dessus./
L'écran du cadastre, des calculs, des buts, il n'y avait
plus rien dessus. /Libéré de toute haine, de toute
animosité, de toute relation. /Au dessus des
résolutions et des irrésolutions/au-delà des aspects/là
où il n'y a ni deux, ni plusieurs mais litanie, litanie de
la Vérité/ Ce dont on ne peut donner le signe au-delà
de l'antipathie, du non, du refus / AU DELA DE LA
PREFERENCE /dans l'enchantement de la pureté
absolue/ là où l'impureté ne peut être ni conçue, ni
sentie, ni avoir de sens / j'entendais le poème
admirable, le poème grandiose/ le poème
interminable/ le poème aux vers idéalement beaux
sans rimes, sans musique, sans mots qui sans cesse
scande l'univers. » (Infini turbulent, OC, II, 859-860)*

Voilà certes pour la mescaline mais la mes n'est pas le chanvre, ni la psilocybine. Chaque produit étant d'ailleurs à appréhender comme quelqu'un plutôt que quelque chose, nous dit Michaux, quelqu'un : une présence habitante que l'on a envie de cerner, qualifier, caractériser, anthropomorphiser. Ainsi le chanvre se révèle à l'usage être « *un poney plutôt qu'une auto de course* », il donne une euphorie légère, une légèreté du corps, une hyperacuité auditive et tactile, des visions inconstantes, plutôt construites et comme sournoisement piégées. Mais infiniment plus observable ou plus manipulable que la mescaline, il offrira l'occasion de tenter de saisir la pensée en marche, cette autre visée de Michaux : « *saisir le saisir* », en se servant de cette chambre d'échos et d'affleurement inconscient qu'est l'esprit sous haschisch. Quant à la psilocybine, extraite d'un champignon hallucinogène, elle peut-être aussi une autre « explorée », mais

elle est lourde, très lourde, écrasante, « désingularisante », occasion d'une noyade ou d'une dérive en eau lourde à l'hôpital Sainte Anne mais qui nous donne l'occasion d'assister par la lorgnette féroce de Michaux au spectacle des quatre médecins qui l'assistent :

« ...car enfin il fallait bien reconnaître que c'était moi qui subissais le cataclysme psilocybique, non eux, et c'étaient eux qui prenaient l'air déshabité de zombis et tels que, s'il n'y avait pas tant de choses étranges à Sainte-Anne le portier eût dû hésiter tout à l'heure à les laisser sortir dans l'état où ils étaient. Rigides, en bois, mal agencés, mal conçus, essais lamentables d'imitation de têtes d'hommes fait par un paysan sculpteur du dimanche dans un canton suisse, leur groupe était ahurissant. » (C.G. NRF, poésie Gallimard, 49-50)

Michaux donc et les psychiatres, Michaux psychiatre, Michaux qui écrit à Jean Paulhan tandis qu'il travaille à *Connaissance par les gouffres* : « *Tu ne regretteras pas ta patience. C'est toute la psychiatrie redigérée que tu recevras.* » Et le livre s'attache en effet dans sa deuxième partie à décrire « de l'intérieur » le déraisonnement psychiatrique. Ce sont les fameuses *situations-gouffres* pour lesquels Michaux s'est amplement documenté, assistant à des présentations de malades, endossant la blouse blanche grâce à une complice psychiatre, se fascinait pour les productions artistiques des *ravagés*. La boucle est bouclée chez cet homme qui se passionnait depuis toujours pour les animaux et les anormaux, qui projetait d'écrire dans sa jeunesse un essai poético-philosophico-scientifique intitulé : « *Rêve, jeu, littérature et folie* », et qui écrirait par exemple beaucoup plus tard : « *Quoi de plus vaste, de plus abondant, de plus intime que le pathologique ?* » (*Poteaux d'angle*, OC III, 1071)

Projetant sa propre expérience de déconnection mescalinienne, le poète inventorie dans ces *Situations-gouffres* les états de conscience altérée que rencontrent l'aliéné : sentiment d'étrangeté, de persécution, de chaos intérieur, de brusque évidence, assujettissement aux voix, certitude délirante, commerce avec l'infini... La description en est précise, comme perçue de l'intérieur et comme toujours très finement écrite. Même s'il est étrange de mélanger deux formes d'approches, plutôt étrangères l'un à l'autre, l'observation « scientifique » et l'écriture littéraire, ces petites vignettes cliniques (comme diraient les analystes) ces paroles données aux fous ou aux « malajustés » (cfr Artaud) ne sont pas seulement à prendre comme des dérivés poétiques ou littéraires, ce sont des observations extraordinairement pénétrantes, des fragments essentiels d'une phénoménologie de la psychose, soulignant par leur double nature textuelle (l'écart exigé par l'expertise scientifique, l'identification propre à l'entreprise de littérature) qu'être en face de l'autre malade ou aliéné c'est être en face d'un autre soi, et que toute approche de cet autre ne peut aller sans une tentative de rencontre, d'empathie, de compréhension, cette « observation participante » qui est au cœur de toute la psychiatrie d'orientation analytique. Je cite un passage du début des *Situations-gouffres*, évoquant « la perte du corps » de l'aliéné :

« Il (l'aliéné) se sent sans raison devenu autre, autre parmi les hommes, autre à lui-même, son corps déplacé, presque d'un autre.

Il bute sur cette absence-présence qui a quelque chose d'invraisemblable, d'indéfinissable. Son corps il continue à le voir, mais, contrairement à ce que pense le commun, la vue est ce qu'il y a de moins convaincant. Il peut encore le faire fonctionner (le corps). Ça n'est pas non plus suffisant. Il peut en faire l'occupation, l'occupation par la sensibilité, la seule

qui l'intéresserait, son « réel » à lui, base de tout autre réel et de la vie même, et pourtant sa vie continue, inexplicablement, seule, énuclée. (...)

Dans cette surprenante soustraction, faite de beaucoup de petites soustractions, il est seul. Seul comme il n'a jamais été. Comme personne (pense-t-il) n'a jamais été. En effet, c'est particulier comme il est seul. Seul sans solitude. Il n'est plus préservé par le « nous », l'entre nous de l'homme et de son corps. Lui est vraiment seul. En exil, sur place. Dans une solitude dont le solitaire n'a pas idée. La solitude de cette banlieue ne se compare à rien, est une injustice, un scandale. A côté d'elle la solitude d'un méditatif est un palais. Celle d'un gueux est un nid, pouilleux mais nid quand même. Ici pas de nid. Solitude sans jouir d'être seul. (...) Avec son corps il a perdu « sa demeure ». Il a perdu toutes ses demeures. »

(Connaissance par les gouffres, NRF, P.180-181)

Pour sûr, il faudrait inviter les jeunes apprentis psychiatres à lire et relire les *Situations gouffres*. Elles sont bien plus parlantes que toutes les nosologies officielles et les descriptifs de symptômes repris dans les bibles psychiatriques, parce qu'elles s'appuient sur une expérience personnelle et une somptueuse langue d'écrivain. Faire côtoyer en faculté de médecine Henri Ey et Henri Michaux, prescrire aux étudiants la lecture de ce poète barbare, sauvage arpenteur de nos gouffres, voilà qui ne déplairait sans doute pas à celui qui écrivait :

« Assez de paradis. Donnez-nous un peu de savoir »

Au terme de la traversée mescalinienne qui aura duré plus ou moins dix ans, avec de plus lointaines « répliques », comme on dit des tremblements de terre, Michaux n'en continuera pas

moins sa route, abandonnant insensiblement la fable, l'invention métaphorique fabuleuse, se rapprochant peu à peu du Michaux ascète, un peu moins furieux, moins féroce, plus sage, plus « réconcilié » de la fin de sa vie (déplorant dans un entretien en 1961 le fait que « *la drogue l'avait rendu plus conscient des son esprit* » et que cela n'allait pas sans une certaine déperdition (*conversation avec J. Ashbery, OC, II, notes sur Misérable miracle*))

Jusqu'au bout il ne perdrait cependant rien de son insatiable curiosité et de sa fringale de vivre. Peu d'hommes ont en effet été aussi loin que lui dans l'expérimentation de la vie, la vie comme aventure et l'aventure comme espace d'exploration. À septante ans il prenait des leçons de planeur, à quatre-vingts ans il visitait les volcans d'Auvergne. Et quelques heures avant sa mort il demandait encore qu'on lui apporte un livre d'histoires naturelles dans sa chambre d'hôpital.

Pour clore donc cette évocation, très résumée, j'aimerais terminer par ce fragment en marge de *Poteaux d'angle*, qui me sert à moi de leçon de vie :

« *Ne pas amasser.*

Laisse d'autres compter le tas de tes années.

Laisse de la place toujours pour de grandes échappées.

La dernière heure en grand peut encore ouvrir... si tu demeures prêt »

(OC III, 1092)

Merci.

François Emmanuel

Mai 2007-Octobre 2015

Bbliographie

Henri Michaux, œuvres complètes I, II et III.

Henri Michaux, biographie de J.P. Martin, Gallimard.

Henri Michaux ou le corps halluciné, Anne Brun, Les empêcheurs de penser en rond

Le cabinet du Docteur Michaux de Philippe Bonnefis, Galilée.

Pierre-Jean Founau : « La dérive des signes » dans « Passage et langage de Henri Michaux » José Corti, 1997.

Laurent Jenny : « Récit d'expérience et figuration » in La Revue Française de psychanalyse, n°3, 1998.

Brigitte Ouvry-Vial : « *Le vieux jumelage de la pensée et de la drogue* : approche clinique et théorique des récits d'expérience de la drogue. » dans « Plis et cris du Lyrisme », L'Harmattan, 1997

Brigitte Ouvry-Vial : « Essai de grammaire du geste d'écriture » dans « Le Cops et la pensée », Farrago 2001